

*Conférence inédite donnée par Georges Rodenbach dans la seconde moitié de 1894 aux Pays-Bas. Il y raconte quelques anecdotes liées à son premier séjour à Paris en 1878, sa fréquentation des Hydropathes et sa rencontre avec Victor Hugo par l'intermédiaire de François Coppée. Plus loin, il évoque la relation privilégiée qu'il entretient avec la Flandre et Bruges, sa ville emblématique. Jusqu'à accréditer la légende d'une enfance brugeoise alors que le poète a passé toute sa jeunesse à Gand ! Enfin, il évoque le mystérieux coffret qu'il tenait de sa mère et de ses aïeux. Le manuscrit est conservé aux Archives et Musée de la Littérature à Bruxelles.*

Mesdames et Messieurs,

Je vous ai parlé longuement des autres dans la première partie de cet entretien – que vous avez écoutée avec une si flatteuse attention. Pour la seconde partie, j'ai espéré qu'il ne vous déplairait pas trop, de m'entendre un peu parler de moi-même ou plutôt – puisque le Moi (selon Pascal) est haïssable, de la double œuvre de poète et de romancier pour laquelle je serais surtout heureux de mériter vos suffrages.

Un récit de ma vie, de mes origines, de mes songes, de mes souvenirs – et de mes livres, qui ont jalonné, comme font des bouées sur la mer, la fuite de navire qu'est l'existence de chacun. Mais où qu'il soit arrivé dans le flux et le reflux des jours, le navire ne rêve que de son port natal. Et moi de même – qui, tout en vivant à Paris, fus toujours et uniquement préoccupé dans mon œuvre par le pays de Flandre d'où je suis originaire, la Flandre antique et mélancolique. C'est là que mon enfance s'écoula, dans ces villes âgées, silencieuses, qui s'appellent Bruges, Gand, en une atmosphère toute mystique : la maison paternelle d'abord où il y avait des autels à la vierge et des repositaires de mois de Marie ; et aussi un collège de prêtres où je fus Premier Communiant, congréganiste, où j'ai grandi, où j'ai appris. C'est là, dans les grandes salles d'études, en hiver, après avoir lu dans des Chrestomathies des vers si doux de Racine et de son frère en génie et en douceur dans notre siècle, Lamartine – que moi-même j'écrivis mes premiers vers. Trouble de ces tremblants débuts ! Essais d'ailes au bord du nid ! Gestes d'enfant qui se déploient ! J'avais déjà l'âme ardente et l'ambition vaste, puisque le préfet du collège saisit un jour dans mon pupitre un poème en trois chants qui était intitulé : L'Amour. J'avais dix-sept ans.

A vingt ans je n'y tenais plus. Il fallait que Paris me vit. Paris m'apparaissait comme le milieu littéraire par excellence indispensable pour ceux qui écrivent en français. Et puis je voulais, puisque Racine et Lamartine étaient morts – contempler du moins Victor Hugo. Et j'eus la chance d'en approcher vraiment ; conduit chez lui un soir par François Coppée, je lui apportai mon premier volume de poésies Les Tristesses, qui venait de paraître et pour lequel, avec sa manie un peu infantine d'antithèses, il m'écrivait un peu après : « Votre volume des Tristesses m'a donné bien des joies... ».

C'était facile comme vous voyez – mais suffisant, à l'âge que j'avais, pour vous porter en pleine exaltation.

Pourtant le grand homme n'avait pas tout à fait répondu à mon rêve : d'abord il était petit. Et peu imposant avec sa jaquette d'orléans noir, les mains dans les poches. Ce soir-là, il y eut une joute

entre lui et Paul de Saint-Victor, qui était là, sur la littérature latine et grecque, celui-ci tenant pour la grecque – déclarant la latine un simple empaillement de l’autre – Hugo au contraire défendant Virgile, Horace dont il cite maints vers... On eut dit un vieux professeur de rhétorique.

Plus que le salon d’Hugo, je fréquentai à ce moment les brasseries du Quartier Latin dont quelques-unes étaient des rendez-vous de poètes et d’artistes. Une surtout, où se fonda un Cercle qui suscita du bruit un hiver et dans lequel je fis mes débuts littéraires. Cela s’appelait les Hydropathes. Un titre tiré du grec : ceux qui aiment l’eau, ce qui ne pouvait être qu’une ironie de la part du poète Emile Goudeau, son inventeur, lui grand buveur de bière et de vin à preuve qu’il eût, dans la suite, cette idée toute bacchique de réclamer des propriétaires parisiens, en même temps que le gaz et l’eau – l’absinthe à tous les étages.

Aux Hydropathes se produisirent des artistes, notoires depuis : on voyait aux séances, qui avaient lieu le samedi, M. Paul Bourget par exemple, épris de dandysme et qui cherchait durant huit jours une cravate qui fut harmonisée avec son veston ; M. Félicien Champsaur tout auréolé alors dans ces milieux parce qu’il avait été reçu chez Sarah Bernhardt, l’idole de la jeunesse, à cette époque, celle à qui étaient dédiés tous les sonnets, qui faisait l’objet de tous les combles dont c’était la mode à ce moment ; le comble de la maigreur : quand Sarah Bernhard se met au bain, c’est un coup d’épée dans l’eau ; on y voyait encore André Gill<sup>1</sup>, l’auteur de la Muse Bibi, le grand caricaturiste, si célèbre à la fin de l’Empire qu’il osait lui-même raconter ceci : étant aller au Petit Journal il frappa la porte du cabinet où se tenait Thimothee Trim, le rédacteur en chef si en vogue.

- Qui est là ?

- André Gill.

- Connais pas.

- Vous êtes le seul ! » hurla Gill avec sa voix de bœuf, à travers la porte, très dépité de trouver encore un athée de sa gloire qu’il croyait unanime.

Enfin il y avait le poète Rollinat, à ce cercle des Hydropathes, pas encore notoire, lui que devait sacrer peu après la retentissante chronique de Wolff et qui récitait avec des trémolos ses poèmes macabres ou réalistes comme celui où il célèbre la marchande d’Ecrivains :

*Aux portes des cafés, où s’attablent les vices  
Elle va loin les soirs offrant des écrevisses.*

Et cet autre où il exalta la Belle Fromagère

*Or elle respirait à son aise, au milieu  
De cette âcre atmosphère où le Roquefort bleu  
Suintait près du Chester exsangue*

C’était la période du naturalisme dans la poésie. Moi je me sentais réfractaire à ces vers vraiment trop prosaïques. J’avais conçu dès lors que le propre de la poésie, c’est le rêve ; que le vers est un vêtement de dentelle et de fumée qui ne doit vêtir que des songes.

Et puis j’étais réfractaire un peu aussi à cette Bohème parisienne trop bruyante. Avec ma nature de

<sup>1</sup> Célèbre caricaturiste mais également poète.

flamand et de mystique, mes réserves d'homme du nord, je décidai de retourner dans mes Flandres natales. Il y avait à ce retour une cause déterminante que je peux bien vous avouer, puisqu'elle est touchante. J'adorais ma mère ; elle souffrait de l'absence entre nous. Je l'entendais, à travers la distance, me dire comme la mère de Brizeux, le vieux poète breton :

*J'en ai pour tous ces mois d'octobre et de novembre,  
Mon fils, à te chercher partout de chambre en chambre...*

Moi aussi je souffrais de la séparation.

Et je revins auprès d'elle, auprès de celle dont la tendresse m'avait inspiré un de mes premiers poèmes, cette courte pièce du Coffret qui me fit d'emblée prendre rang aux Hydropathes quand j'osai, un soir, la réciter, faire tomber cette larme dans les bocks, à travers la fumée bleue des cigarettes. Voici cette petite poésie filiale qui s'appelle :

### *Le Coffret*

Ma mère, pour ses jours de deuil et de souci,  
Garde, dans un tiroir secret de sa commode,  
Un petit coffre en fer rouillé, de vieille mode,  
Et ne me l'a fait voir que deux fois jusqu'ici.

Comme un cercueil, la boîte est funèbre et massive,  
Et contient les cheveux de ses parents défunts,  
Dans des sachets jaunis aux pénétrants parfums,  
Qu'elle vient quelquefois baiser le soir, pensive !

Quand sont mortes nos sœurs blondes, on l'a rouvert  
Pour y mettre des pleurs et deux boucles frisées !  
Hélas ! nous ne gardions d'elles, chaînes brisées,  
Que ces deux anneaux d'or dans ce coffret de fer.

Et toi, puisque tout front vers le tombeau se penche,  
O mère, quand viendra l'inévitable jour  
Où j'irai dans la boîte enfermer à mon tour  
Un peu de tes cheveux..., que la mèche soit blanche !

*Les Tristesses, 1879.*

Ce coffret était un souvenir d'enfance, réel. Il existait vraiment dans le manoir de ma mère ; et maintenant qu'elle est morte, je le détiens. C'est un coffret étrange, noir, damasquiné et dedans, ainsi que mes vers le disent, des cheveux de tous âges, annotés, datés. Il y en a qui ont plus de deux

cents ans, appartenant à des ancêtres dont mes aïeules disaient à peine le nom : cheveux blancs tout crépus, boucles blondes de femmes mortes jeunes – cheveux de chanvre, de soie, d'or, de coton – n'est-ce pas étrange – et, quand je l'ouvre, ma rêverie y erre. C'est comme un cimetière de cheveux. Mais à ce retour au pays, il y avait aussi un autre motif : le désir de revoir, avec mes yeux d'artistes définitivement ouverts, ces villes mortes de mon enfance, ces sites de tours, de quais déserts qui devaient constituer le vrai de mes livres ; le désir de retrouver l'âme flamande qui serait l'âme même de toute mon œuvre à venir. Où donc la trouver, cette âme flamande ? Rentrez avec moi, à Bruges, tout à l'ouest de la Flandre, vers la mer du Nord. Bruges la ville morte, la plus grande des Villes Grises, comme je l'ai appelée – jadis reine si fameuse, un port achalandé, la Venise du Nord, si fastueuse qu'une Reine de France, en y entrant, se dépita : « Je ne vois ici que des reines ». Puis en une seule nuit, dans une forte marée, la mer se recule, laisse le port à sec, roule ses sables, se replie sur elle-même. C'est comme un grand amour qui se retire. Et Bruges, dans les terres, reste seule, répudiée, veuve, presque morte. Voilà trois siècles qu'elle agonise, si doucement.

Entrons-y. C'est novembre; il pleut, en une bruine fine qui déroule des fils, des écheveaux mouillés. Des cloches sonnent à coups véhéments, puis radoucis, ouatés, en allés... Des cloches alternent, se répondent : des gens passent, silencieux, avec des yeux couleur de l'eau, pas de gestes, des visages graves, l'air de remuer des rêves, des choses vagues et taciturnes. Au loin des cloches qui jettent de l'ombre sur nous ; une atmosphère de piété, de foi, renforcée par des Madones, des Calvaires au coin des rues. Il y a, à l'Hôpital, les admirables Memling, et le Musée avec les van Eyck qu'il faudrait voir ; Il y a aussi le Béguinage qui est un délicieux enclos.

Mais suivons plutôt ces quais sombres, bordés d'arbres, je veux vous montrer une vieille demeure intéressante, là-bas... En attendant, écoutez comme les arbres ont une petite plainte qui fait paraître plus vaste le Silence. Ah ! quel silence ici... on s'entend vivre... on s'entend mourir. Et là, regardez sur ces canaux immobiles, ces beaux cygnes blancs. Il y en a toujours sur ces canaux. C'est la ville qui en prend soin. C'est même une jolie légende. Elle fut condamnée à en entretenir à perpétuité dans les canaux pour avoir jadis mis à mort injustement un seigneur qui en avait dans ses armes. Et ce n'est pas que des cygnes, voyez donc aussi dans l'eau ces extraordinaires reflets, comme il n'y en a nulle part, parce que nulle part l'eau n'est si dormante et la lumière si fine... Beaux reflets qui prègnent, qui ornent d'un clair tatouage l'eau incolore.

Mais nous voici devant la vieille demeure – un pignon la couronne avec des gradins qui montent en escaliers ; les fenêtres arrondissent leurs ogives ; la façade est noircie ; des satyres, des corbeilles, des motifs de sculpture rêvent dans les pierres. Or voyez-vous, dans cette vieille demeure, le front collé aux vitres, parmi la mousseline des rideaux, un enfant pâle et blond, qui songe, regarde l'eau, entend les cloches, sent les fumées.

Cet enfant là – c'est l'enfant que je fus – c'est moi-même, né et grandi dans cette demeure. Et du coup, vous aurez compris le sens de mon œuvre, dont je voudrais un peu vous parler maintenant, cette œuvre à l'image et à la ressemblance de Bruges que je vous ai fait traverser – elle aussi mystique, mélancolique, inquiète, éprise de passé et de silence – elle aussi par conséquent l'âme foncière de la Flandre, qui est tout cela.

J'ai vécu là jusqu'à 28 ans, parmi le silence, le mysticisme et la désuétude, les canaux pleins de reflets, les sublimes œuvres de Memling et de Van Eyck, les vieux quais, les extraordinaires béguinages, les béguines et les cygnes, les cloches surtout, plus lancinantes et plus innombrables à Bruges qu'ailleurs – et c'est uniquement de ces choses emmagasinées que s'est faite toute mon œuvre.

Vous voyez donc bien qu'elle est le miroir de l'âme flamande. Et pourtant je ne l'avais pas prémédité. Est-ce que l'inconscience n'est pas la plus claire explication de nos productions. C'est après avoir quitté ma Flandre natale, ma Flandre d'enfance et d'adolescence pour venir habiter Paris, que je me mis à écrire des vers et des proses qui en étaient le rappel.

Quoi d'étonnant ? Si j'étais resté là-bas, peut-être n'aurais-je rien écrit sur ces choses qui y sont. Ces quais, ces eaux, ces béguines, je les aurais eu sous les yeux. Je les aurais vécues. Or l'art est toujours une nostalgie. C'est parce que je ne les voyais plus, que je les ressuscitais sur le papier. De la même manière, un amoureux qui serait un poète, ne fait des vers qu'après l'amour, la rupture venue. C'est le cas de Musset écrivant ses Nuits après la trahison de Georges Sand. Auparavant, on vit l'amour. Après, on le rêve, on le regrette. Et c'est matière à art.

J'ai obéi au même phénomène, en me mettant à traduire l'âme flamande, quand j'en étais loin.

Et écoutez maintenant ce que deviennent par exemple dans le souvenir les cloches de Bruges que je me rappelle.

*Des cloches, j'en ai su qui cheminaient sans bruit...*

Ceci est une courte pièce de mon grand poème : Le Règne du Silence où j'ai tenté de fixer toute cette mélancolie de ville morte, d'églises, de canaux, de ciels du Nord où sans cesse le brouillard tombe et la pluie pleure... Et pour exprimer ces sensations de Flandre, j'ai essayé que ma poésie fut uniquement de rêve, en sourdine et en nuances, avec de la brume dans les mots, c'est en cela, je pense, qu'a été mon effort d'originalité et que ma poésie est bien du Nord, sans plus cette éloquence et cette allure déclamatoire que je considère comme une mauvaise habitude séculaire de la poésie française. Le Midi en est un peu la cause ; et j'eus la sensation combien mon art était différent et bien du Nord un jour que je fus mis personnellement pour ainsi dire, en présence de la poésie du midi. C'était un soir d'août, à Champrosay, près de Paris, dans la charmante propriété où vit, l'été, M. Alphonse Daudet, le célèbre romancier. J'y étais donc, et j'ai rencontrai la poésie du midi en la personne de Mistral, l'illustre auteur de Mireille qui écrit en provençal mais se traduit immédiatement lui-même en français, tout en récitant ses vers.

Après le dîner, les fenêtres ouvertes sur le parc blanc de lune, on lui demanda de dire un de ses poèmes. Il récita l'un des plus beaux, des plus fameux : *Le tambour d'Arcole*. La voix était large ; les strophes sonores. Mais on aurait dit que le salon était trop étroit pour les gestes. On aurait presque voulu une place publique. C'était de la poésie de plein air, de plein milieu de la journée. Puis ce fut mon tour et non sans quelque trouble devant l'illustre poète, je récitai aussi quelques vers ; or, quoi qu'il en soit, je m'aperçus moi-même combien ils étaient autres, plus pâles, plus mystérieux ; de la poésie de silence et de soir, la mienne, de la poésie de chambre, comme il y a de la musique de chambre, appariée au crépuscule, au léger vent, et qui évoquait, autour des lampes, des contrées de mélancolie et de pluie.

Les vers dits ce soir là étaient ceux-ci :

*La chambre avait un air mortuaire...*

Ce n'est pas seulement dans mes vers – dans mes ouvrages de prose aussi, je me suis attaché à exprimer cette âme flamande mystique et silencieuse – surtout dans ce roman de Bruges-la-Morte, qui est un cantique dédié à ma ville chère et aussi dans le Musée de Béguines.

Les Béguines, les béguinages – voilà ce qui a été surtout ma hantise obstinée et préférée.

Les béguinages n'existent plus qu'en Flandre. Ce sont des enclos religieux – une petite ville gothique enclavée dans l'autre ville – et qui abritent ces religieuses d'un ordre spécial dont la fondation remonte, dit-on, à Sainte Béga, sœur de Pépin.

Ces enclos, composés de petits couvents agglomérés, avec une pelouse au centre, des arbres, sont délicieux. On dirait des Van Eyck ou des Quentin Metzys. On y vit en plein recul du temps, en plein Moyen Age.

Les caractéristiques de ces religieuses c'est qu'elle ne font pas de vœux perpétuels. Louis XI voulut introduire de ces Béguinages en France, mais à cause de la clause spéciale, il se trouva, au bout de peu de temps, que toutes les béguines étaient mariées.

En Flandre, les femmes ont moins la vocation de l'amour ; elles sont plus calmes, plus placides – les douces béguines de Bruges dont j'ai pu dire « qu'elles sont les sœurs des cygnes des longs canaux déplaçant à peine, en marchant, un peu de silence, comme eux, en nageant, déplacent à peine un peu d'eau. »

Et c'est ainsi que les Béguinages s'éternisent en Flandre, à Bruges, à Gand, où leur enclos renferme jusqu'à 1.200 sœurs, et aussi dans les petites villes plus mortes : Courtrai, Dixmude, Malines.

Combien j'ai ay promené ma pensive jeunesse, suivie leurs offices, écouté leurs sœurs chanter au jubé, rêvé parmi leurs parloir et leur ouvroir, où, assises à des carreaux, elles s'occupent à faire des dentelles.

Il n'est donc pas étonnant que mes livres en portent si souvent la trace. J'avais même fait un rêve ambitieux, celui de mettre une béguine flamande au théâtre. C'est l'objet de ma pièce : Le Voile qui fut jouée en mai dernier à la Comédie française. Il serait trop long de vous raconter les péripéties de cette représentation et malaisé de détacher des fragments d'une pièce. J'aime mieux, pour finir, vous lire un Conte de béguinage, qui vous donnera une idée de ces mystiques religieuses, de ces êtres de silence en proie au mystère, au rêve, aux cloches, et qui par conséquent résumant pour ainsi dire en elles l'essence même de l'âme flamande...

### *Crépuscule au parloir...*

Les béguinages prennent place de même dans la petite ville de silence qui est mon oeuvre, une petite ville de silence qui a été faite à l'image et à la ressemblance des villes de Flandre où vécut mon enfance.

Et c'est pourquoi j'ai eu la hardiesse aujourd'hui de vous parler de cette oeuvre parce qu'à défaut d'autre mérite j'y ai exprimé l'âme de mon pays et que nul mieux que vous ne pouvait à cet égard m'approuver, en cette Hollande si artiste où de merveilleux peintre ont précisément conquis la gloire en aimant aussi leur patrie, en peignant vos paysages, vos cités, vos eaux, vos moulins, vos femmes, vos fêtes, vos ciels.

Qu'est-ce d'autres qu'ont fait Ruysdael, van der Meer de Delft, et ce génial Rembrandt qui, comme disait Taine, exprima sur ses toiles les douloureux combats de la lumière et de l'ombre, c'est-à-dire le mystère même de l'air de vos climats ?

Quant à moi, si loin que je sois de ces grands noms, ce me sera une suffisante récompense si, pour vous ce soir, et pour un peu d'âmes dans l'avenir, j'ai réussi à faire tenir dans mes rêves quelques sites de rêves, quelques heures de brumes, quelques sons de cloches, de cette terre de Flandre qui est la soeur si ressemblante de la bonne terre de Hollande.